

RENCONTRE AVEC RENATA

Françoise Bessis, psychiatre psychanalyste

Décembre 2015 – Contribution pour l'Association Psychanalyse et Médecine (APM)

L'abord transférentiel du trauma s'inscrit dans une clinique de l'urgence : créer une accroche pour faire échec à la déliaison mortifère. C'est par une aptitude de l'analyste à établir un contact émotionnel avec le patient que l'analyste se rend partie prenante de son trauma. C'est ce qu'avait déjà élaboré Salmon, ce psychiatre américain confronté aux traumas de guerre pendant la Première Guerre mondiale, sous la forme de quatre principes présidant à l'approche relationnelle et thérapeutique du trauma : immédiateté, proximité, simplicité, expectancy (espérance), c'est-à-dire que le patient se sente porté vers un futur qui l'extrait de ce temps figé du trauma.

En écho à cette approche, je vais donc vous parler de ma rencontre avec une patiente, des entretiens qui nous plongèrent d'emblée au cœur de sa problématique traumatique et marquèrent pour elle un pas décisif quant à l'espoir qu'ils lui donnaient de « rentrer dans la vie », me dira-t-elle. Une précision essentielle s'impose. Elle concerne le lieu, le cadre sans lequel cette rencontre, à la fois si peu probable et si nécessaire, n'aurait pas été possible. En effet, Renata n'est pas venue frapper à la porte de mon cabinet pour demander un entretien, elle a débarqué un jour au Centre Pierre Cazenave, ce lieu d'accueil thérapeutique pour les malades atteints de cancer, dans la permanence que j'anime avec une autre psychanalyste et une accueillante. Après avoir essayé, dira-t-elle, de s'accrocher à toutes sortes de branches (la psy à l'hôpital, magnétiseur, hypnotiseur, cartomancienne...) qui n'ont pas eu l'effet miraculeux escompté pour la sortir de cet abattement, de cet effondrement où elle se trouve depuis la survenue de son cancer, elle est tombée presque par hasard sur notre site Internet, psychisme et cancer ; il lui était proposé une aide qu'elle a saisie comme une bouée de sauvetage, sans en approfondir ni la spécificité ni le contenu. Elle pousse donc un jour la porte du Centre et s'agrège à ce groupe de parole ouvert de la permanence où l'on peut être accueilli sans rendez-vous préalable. Face à cette femme qui transpire une détresse poignante, sans aucun rapport avec ses quelques propos banaux, factuels, non investis, l'accueillante qui co-anime le groupe estimant impossible l'accueil de cette détresse dans le cadre de ce groupe, et ne voulant pas la laisser repartir dans cet état, lui propose avec fermeté, bien qu'elle ne le demande pas, un entretien individuel avec moi.

J'ai devant moi ce qui m'apparaît une pauvre chose, informe, inerte, submergée par une douleur insondable, boursouflée de « larmes rentrées », pour reprendre l'expression de Zorn, dans *Mars*.

Dans son regard apeuré, implorant et tellement démuni, je perçois un appel, le besoin vital d'un appui, de mon regard, mais aussi de mes paroles et de mes questions.

Ainsi soutenue, elle me dira en substance, lors de cette première entrevue, que pour elle, l'impact mortifère du cancer, qui la plonge dans cet état d'abandon extrême, d'anéantissement, c'est l'indifférence radicale de sa famille d'origine (sa mère et ses frères et sœurs) face à cette épreuve qui la frappe, et le fait que ces proches continuent d'avoir à son égard des exigences tyranniques, comme s'il ne s'était rien passé. « C'est comme si je n'avais jamais existé réellement pour eux », dira-t-elle. Elle vit ce déni de ce qui lui arrive comme une trahison par les siens, ce qui pour Ferenczi repris par Gaudillière et Davoine, est l'élément le plus destructeur du trauma.

Lui revient alors en pleine face, me dit-elle, avec un mélange de colère et de honte (cette blessure narcissique infligée par l'autre et qui exclut du lien social), tout son passé de soumission, de sacrifices, de contraintes acceptées envers cette famille, et en particulier la mère qu'elle devait faire vivre, à qui elle ne devait rien refuser pour être aimée d'elle. Les frères et sœurs lui disaient : « Tu as du temps, tu n'as pas fait ta vie, toi, tu n'as pas ta famille. » Paroles terribles qu'elle recevait comme le constat cruel d'un destin auquel elle s'était résignée. Après la mort de son père, pendant des années, elle se sentait obligée d'aller coucher chez sa mère plusieurs fois par semaine, délaissant ainsi son propre fils. Ce fils, jeune adulte, elle l'a, me dit-elle, eu « dans la clandestinité » avec un homme marié, père de famille, qui, tout en gardant une relation avec eux, la mère et le fils, leur a assigné une place ne modifiant en rien sa vie de famille. « De quoi me plaindrais-je, me dit-elle. Je n'ai jamais rien demandé. » Renata a toujours eu de brèves liaisons, se pliant aux injonctions de l'autre. « J'ai toujours été un bouche-trou. »

Je lui dis : « Et ce cancer, comment ça vous atteint ? Comment ça vous angoisse ? »
« La mort m'indiffère, me dit-elle. Bien sûr, il y a mon fils. Ma vie, quelle importance ? Et d'ailleurs, est-ce que je vis ? »

Renata me dit qu'au moment de sa maladie, elle s'est arrêtée de travailler un minimum de temps et a repris son activité professionnelle rapidement, comme si de rien n'était et sans parler de son cancer à ses collègues. J'apprends alors avec grande surprise qu'elle occupe un poste éminent, à haute responsabilité, dans une grande entreprise, qu'elle maîtrise plusieurs langues et assure régulièrement des missions à l'étranger.

En réponse à sa manière de se maltraiter face à la maladie, je lui dis : « C'est comme si vous vous faisiez ce qu'on vous a fait », évoquant ce type de transfert interne mis en évidence par Pierre Delaunay à propos des transferts traumatiques comme effets de la compulsion de répétition entendue comme contrainte symbolique, c'est-à-dire participant des processus de symbolisation.

Renata est surprise de mon intervention qui la convoque en quelque sorte comme sujet potentiel dans des lieux dévastés, capable d'un acte psychique. « En effet, me dit-elle, si je peux me faire autant de mal, peut-être pourrai-je me faire autant de bien. »

De cette approche mutuelle émerge la présence de plus en plus prégnante pour moi d'une petite fille qui attend de l'autre ce qui va lui permettre d'entrer dans la vie, avec la confiance d'y être accueillie. C'est ce que je lui dis en nous séparant.

Deuxième entretien

Renata revient la semaine suivante et me dit : « J'ai pensé à vous toute la semaine, et je me suis dit : il faut qu'elle parle, cette petite fille. » Cette ouverture me paraît à mettre en relation avec le fait qu'à la fin de notre précédent entretien, j'ai vu cette petite fille et j'ai d'une certaine façon attesté de son existence. Renata me fait alors ce récit : à l'âge de six ans, alors qu'elle était pour un an à la montagne, à la suite d'une primo-infection, dans une institution tenue par des religieuses, elle fut l'objet d'abus sexuels de la part du coiffeur chez qui on l'envoyait se faire couper les cheveux. Elle a alors un souvenir extrêmement précis, caractéristique de la mémoire traumatique. Seule avec lui, alors qu'elle était installée devant le miroir sur le grand fauteuil qu'il avait rehaussé, il lui relevait la blouse de coiffeur sur la tête de telle sorte qu'elle ne se voyait plus dans le miroir et ne voyait plus rien, après quoi il l'assailait d'attouchements sexuels extrêmement violents. Elle se raidissait, me dit-elle, ne pouvait plus bouger, subissait et ne disait rien. Quand elle rentrait dans sa pension, la sœur, le soir, qui présidait à la douche, remarquant les rougeurs et ecchymoses dans la région du sexe, lui disait chaque fois : « C'est très mal ce que tu as encore fait, le bon dieu te punira. » Apparemment, aucune investigation n'était menée quant à l'origine de ces traces corporelles, l'affaire était close, le meurtre dénié, enterré. Envahie de doutes quant à la réalité de ce qu'elle subissait, la vérité de sa maltraitance, faute de témoin pour en attester, écrasée par ce surmoi aveugle, moralisateur, qui lui tombait dessus, elle ne pouvait rien dire à personne, ni aux sœurs de l'institution, ni à ses parents qui, pour des raisons familiales, ne lui rendaient plus visite à ce moment-là, ce qui la plongea dans un sentiment d'abandon mortel. Ferenczi dit bien à quel point est traumatique l'abandon dans les moments de grande détresse.

Elle me raconte un cauchemar, qu'elle fait de façon récurrente - et c'est en me le racontant qu'elle fait le lien avec ces événements -, un cauchemar qu'elle nomme « le cauchemar de la fin du monde ». Elle est enfant, recroquevillée, seule dans une étendue plane totalement désertique et désertée de toute présence vivante, humaine, animale, végétale, sous un ciel entièrement obstrué par une masse grouillante de reptiles - dinosaures avec des queues énormes, gigantesques serpents, etc. - ne laissant aucun ciel visible et bouchant toute perspective, toute ouverture.

Je lui dis que dans cette affaire, ce qui avait été sans doute le plus grave - sans minimiser la maltraitance du coiffeur - c'était l'absence d'un témoin qui, en attestant les faits, aurait pu lui permettre de les identifier, de les rendre dicibles et partageables, et de prendre position par rapport à eux. Faisant preuve de beaucoup de réactivité, elle me dit alors qu'elle ne sait jamais si elle a le droit de penser ce qu'elle pense,

qu'elle doute constamment de ce qu'elle perçoit, qu'elle a du mal à savoir ce qu'elle désire et à le réaliser.

Troisième entretien au Centre où, parallèlement, elle fréquente le groupe d'accueil de la permanence

Renata revient en piaffant d'impatience pour me raconter les « drôles de choses » qui lui arrivent. Elle vient de participer à une de ces réunions managériales régulières où il faut faire un exercice de présentation de son travail, énoncer ses propositions devant une équipe à manager. Cela fait l'objet d'une vidéo comme outil de travail, qui sera commentée. A se regarder cette fois-ci dans cette vidéo, elle se trouve, me dit-elle, obscène et ne sait plus où se mettre. « C'est pas correct », me dit-elle. « C'est trop de présence physique. Ça gêne. » Elle craint le pire.

A son grand étonnement, l'animatrice de la formation lui dit qu'il y a dans sa présentation, certes des défauts techniques, mais une très grande présence. On voit bien, lui dit-elle, la personne que vous êtes, comme si vous étiez présente en chair et en os, et ça, c'est très convaincant. Et elle ajoute, avec une malice bienveillante que Renata ne prend pas mal, « Il y a peut-être quelque chose à changer dans votre attitude, vous croisez les jambes comme une petite fille, c'est très mignon, mais, bon... »

Très remuée par cet épisode, Renata rentre chez elle et passe devant un miroir qu'elle fuit habituellement parce qu'elle y voit, me dit-elle, des « choses pas belle ». « Là, j'ai vu une personne et c'était moi, je me suis reconnue. » Je lui dis alors que cette reconnaissance de son image dans le miroir n'est pas sans rapport avec cette authentification précédente par un autre, moi en l'occurrence, puis la manager, de son existence. Il me semble que ce moment, qui fait événement pour Renata, participe de cette identification symbolique du sujet – identification primordiale, trait unaire, matrice de toutes les identifications à venir.

A l'issue de ce troisième entretien, Renata me dit que maintenant, son premier but dans la vie est d'entreprendre une psychanalyse. Elle veut venir à mon cabinet – ce qui ne l'empêchera pas de continuer à fréquenter la permanence du Centre, si besoin est.

Quatrième entretien (et premier à mon cabinet)

Il sera extrêmement bref. En voici la raison. Elle est à peine entrée dans ma salle d'attente que j'entends claquer la porte d'entrée. Je sors pour aller la chercher, et je trouve la salle d'attente vide, avec des billets de banque répandus. Je me précipite dans l'escalier, que je descends quatre à quatre, et la trouve en bas. Que vous arrive-t-il ? – « Ma mère vient de me téléphoner, me dit-elle. Elle ne se sent pas bien, je dois y aller. » Croyez-vous que ce devoir d'être auprès de votre mère ne vous autorise pas à prendre le temps de votre séance, ce temps pour vous ? Vous pourriez la rassurer

en lui disant que vous allez arriver... « Impossible, me dit-elle. Je vous ai donné l'argent. » Je lui dis que cela ne remplace pas sa présence effective, mais elle détale en trombe, incapable de prendre le moindre recul par rapport à cette pression, cette intrusion maternelle.

Deuxième séance à mon cabinet.

Vous aviez raison, me dit-elle, je suis un robot, ma mère appuie sur un bouton et je rapplique. En fait, ma mère n'avait qu'une petite montée de tension dont elle est coutumière, j'ai appelé SOS médecin mais, contrairement à ce que j'aurais fait d'habitude, je n'ai pas couché chez elle et suis rentrée chez moi. Je n'étais pas contente de moi mais je progresse.

Le lendemain matin, quand j'ai appelé ma mère pour prendre de ses nouvelles, elle m'a dit qu'elle ne se sentait pas bien. J'ai appelé mon frère pour l'en informer, et il m'a répondu : « Comme c'est bizarre. Je l'ai appelée il y a une demi-heure et elle m'a dit qu'elle était en pleine forme. »

« Vous voyez, me dit-elle, c'est bien sur moi qu'il faut que je travaille. »

Cette prise de conscience aiguë de sa soumission à l'emprise traumatique de sa mère n'a-t-elle pas été favorisée par le fait que j'en ai été témoin ?

Pour conclure sur ce début de cas, qui marque l'entrée dans la cure, le trauma du cancer a ouvert, chez Renata, à la faveur de notre rencontre, sur la révélation et la réactualisation d'une série traumatique dont les effets mortifères restent d'actualité.

© F. Bessis – Toute reproduction de ce texte sans autorisation expresse de l'auteur est interdite.